

**« FAUX SAGONTE » OU FAUSSE CONCEPTION DE
L'HISTOIRE : DU BON USAGE DES SOURCES**

**« FALSOS SAGUNT » O FALSA CONCEPCIÓN DE LA
HISTORIA : DEL BUEN USO DE LAS FUENTES**

PIERRE GUICHARD

La note publiée par Carmen Barceló dans le dernier numéro d'*Al-Qantara*¹ se présente comme le complément de quelques pages de l'article intitulé "¿Galgos o podencos? Sobre la supuesta berberización del país valenciano en los siglos VIII y IX" qu'elle avait publié en 1990 dans la même revue². Cet article n'est pas, pour moi, un très bon souvenir. Je n'ai jamais très bien compris ce qui justifiait son ton hargneux à l'égard de mes travaux. Je veux croire que les raisons n'en étaient qu'une noble indignation scientifique. Dans le texte (et non dans les références), mon nom apparaissait plus de trente fois, ce qui donnait à l'article l'allure d'une charge en règle contre les idées, parfois des hypothèses, que j'avais pu formuler sur l'histoire de la région valencienne. Je me voyais accusé d'innombrables « erreurs » dans le maniement des sources, erreurs dues soit à l'ignorance ou à la « malicia » (p. 431), soit encore à la négligence ou à la volonté de tromper (p. 438). La partie principale du texte, avant d'entrer dans des annexes qui accumulaient de nouvelles preuves de l'invalidité de tout ce que j'avais pu écrire,

¹ Barceló, C., "Los falsos *Sagunt* de las fuentes árabes", *Al-Qantara*, XXX, 1 (2009), 237-243.

² Voir la note 2, p. 237, de l'article cité à la note précédente, se référant à Barceló, C., "¿Galgos o podencos? Sobre la supuesta berberización del país valenciano en los siglos VIII y IX", *Al-Qantara*, XI, 2 (1990), 429-460. Aux pages 455-458 sous le sous-titre "El doblete-Morvedre-Sagunt", elle s'inscrit déjà en faux contre l'identification avec Sagonte de toponymes mentionnés dans les sources arabes, toponymes que la plupart des auteurs ont donné comme se référant à cette localité.

s'achevait par cette aimable conclusion : « la obra de Pierre Guichard sobre Valencia, en su conjunto, puede servir para hacer ver a los futuros investigadores cuáles son los métodos y los argumentos que no son válidos para demostrar una hipótesis ».

Sans avoir considéré cette virulente attaque contre mes travaux comme particulièrement agréable, je l'ai sans problème intégrée aux débats sur la « berbérisation » de la région valencienne – il vaudrait mieux dire « présence berbère » – qu'on provoqué certains de mes écrits. Après tout, l'intérêt pour un médiéviste étranger d'un travail sur la phase musulmane de l'histoire de la péninsule Ibérique tient justement à la vigueur toute « hispanique », des controverses qu'elle a suscitées et est encore capable de susciter, de telle sorte que l'on ne s'y ennuie jamais. Au surplus, la « charge » de Carmen Barceló m'avait fourni opportunément le thème d'une contribution aux *Mélanges Mohamed Talbi*³. Il me semblait que cette question de la « berbérisation » de la région valencienne ainsi contestée avait tout à fait sa place dans une publication maghrébine. J'y évoquais « la nécessité méthodologique de la comparaison des sources qui se réfèrent à un même événement » (p. 119).

La récente note de Carmen Barceló me montre qu'elle ne m'a pas lu ou n'a pas retenu ce conseil. Elle est sans aucun doute une bien meilleure arabisante que moi, mais il me semble que sur le problème de fond de la réalité historique de ces « Berbères de Valence », objets de controverse à l'époque, les publications ultérieures lui ont plutôt donné tort⁴. Indépendamment de cette question, l'adoption d'un point de vue trop délibérément philologique, qui caractérise encore le texte dont je conteste ici les conclusions, me paraît conduire, du point de vue de l'histoire, à des résultats auxquels ne peut pas souscrire un historien soucieux du « contexte his-

³ Guichard, P., « Quelques notes méthodologiques sur l'histoire du haut Moyen Âge andalou : à propos d'un article de Carmen Barceló sur le problème des Berbères de Valence », dans *Mélanges offerts à Mohamed Talbi à l'occasion de son 70^e anniversaire*, Tunis, 1993, 115-124.

⁴ Je pense évidemment à la mention, relativement précise et insistante, des *Barbar Balansiyya* dans le tome II-1 du *Muqtabis* d'Ibn Ḥayyān, dont le facsimilé du manuscrit a été publié par J. Vallvé Bermejo en 1999 (Ben Haian de Córdoba, *Muqtabis II : Anales de los Emires de Córdoba Alhaquém I y 'Abderramán II*, RAH) et traduit ensuite par M. 'Alī Makki et F. Corriente (Ibn Ḥayyān, *Crónica de los emires Al-Ḥakam I y 'Abdarrāḥman II [Almuqtabis II-1]*, Zaragoza, 2001). Voir les pp. 16-18 de cette traduction.

torique », dont la bonne connaissance suppose un examen plus attentif que le sien, et dans un esprit différent, de l'ensemble des sources.

Dans son dernier article, Carmen Barceló, sur la base de considérations touchant à l'évolution des toponymes dans leur forme parlée et écrite, aux hésitations des éditeurs des textes, et aux possibles erreurs de transcriptions dans les manuscrits, rejette l'identification avec la localité valencienne de Sagonte de noms de lieux dont la graphie peut poser quelques problèmes, mais que l'on a généralement (et moi après d'autres) considéré comme se référant à cette localité valencienne. Je n'ai certainement pas les compétences « pointues » nécessaires pour discuter des aspects philologiques de son argumentation. Je crois, en revanche, disposer de suffisamment d'éléments dans les chroniques arabes à notre disposition pour dire que les deux hypothèses qu'elle propose en conclusion ne sont pas recevables historiquement parlant.

La première de ces hypothèses est que le *Saghnt* mentionné dans le *Bayān al-Mughrib*⁵ comme étant le point de départ d'une révolte yéménite contre l'émir omeyyade de Cordoue Hishām I^{er} en 172/788-789 n'est pas Sagonte, mais doit être recherché dans la région de Tarazona⁶. Il en va de même, en second bien, du nom d'un site fortifié (*hiṣn* de *Shghunt* ou *Smghws*) occupé par l'armée omeyyade lors du rétablissement de l'ordre par l'émir, puis calife 'Abd al-Raḥmān III en 317/929⁷ : il s'agirait non pas de Sagonte, mais d'un autre *hiṣn* valencien qui pourrait être celui de Sumacàrcer, localité située aux environs d'Alcira⁸.

Dans la présentation de ses arguments, Carmen Barceló inverse l'ordre chronologique, et présente en second son hypothèse concernant l'événement de l'année de l'Hégire 172. Vraisemblablement parce qu'elle préfère partir du cas le plus douteux, celui de *Smghws* qui lui paraît le plus aisé à démonter, pour étayer ses in-

⁵ Ibn 'Idhārī, *al-Bayān al-Mughrib*, R. Dozy (éd.), révisée par E. Lévi-Provençal et G.S. Colin, Leyde, 1951, 62.

⁶ Barceló, "Los falsos *Sagunt*", 242.

⁷ Ibn Ḥayyān, *Al-Muqtabas V*, P. Chalmeta, F. Corriente y M. Sobh (éds.), Madrid, 1979, 249 (*Smguns*), et *Una crónica anónima de 'Abd al-Raḥmān II al-Nāṣir*, E. Lévi-Provençal et E. García Gómez (éds. et trads.), Madrid-Granada, 1950, par. n° 63 (*Shghunt*).

⁸ Barceló, "Los falsos *Sagunt*", 239-241.

terrogations sur celui de *Saghnt*, antérieur, mais à première vue moins facile à mettre en cause. Il aurait été préférable, me semble-il, de situer dès le départ les choses dans l'ordre de leur déroulement dans le temps. Ce n'est pas ce qu'elle fait. Je me propose quant à moi de le faire dans une contribution aux *Mélanges* qui doivent être offerts à Dominique Urvoy, pour montrer que l'hypothèse « traditionnelle », rejetée par Carmen Barceló, est au total bien plus satisfaisante que celles aux quelles elle parvient. Mais ici, désireux de m'en tenir strictement aux raisons qui me conduisent à ne pas accepter ces dernières, et je me conformerai à l'ordre adopté dans sa note.

Les choses me paraissent assez simples s'agissant de Sumacárcer. Cette localité se trouve, comme je l'ai dit, dans les environs immédiats d'Alcira. Le territoire de l'ancien *hiṣn* de ce nom était même, à l'époque musulmane, limitrophe de celui de cette dernière ville⁹. Il est donc tout à fait légitime d'admettre que, lorsque dans l'année 316/928 les forces omeyyades conquièrent par la force la ville d'Alcira « et les sites fortifiés (ou les refuges) qui lui étaient rattachés » (*al-ma'āqil al-mustadīfa ilay-hā*), Sumacárcer n'échappa pas à cette occupation. Le *hiṣn* qui fut occupé l'année suivante, quelle que soit la façon dont on doit lire son toponyme, ne peut donc pas se trouver dans cette zone et donc être Sumacárcer.

Il faut un examen un peu plus approfondi des textes et des événements de ces années pour tenter de résoudre le problème du *Saghnt* dont il est question en 172, localité que Carmen Barceló situe près de Tarazona. La révolte mentionnée par le *Bayān* sous cette année fait partie de la série des soulèvements des chefs arabes yéménites de la Marche supérieure. María Jesús Viguera, dans son excellente histoire de l'Aragón musulmán donne un bon résumé de l'histoire agitée qui caractérise cette région durant cette période¹⁰.

⁹ Cf. Bazzana, A., Cressier, P. et Guichard, P., *Les châteaux ruraux d'al-Andalus. Histoire et archéologie des ḥuṣun du Sud-Est de l'Espagne*, Madrid, 1988, 272 ; Guichard, P., *Les Musulmans de Valence et la Reconquête*, Damas, 1990, I, doc. 42 [non reproduit dans la traduction en espagnol publiée en 2001 par l'Université de Valence sous le titre : *Al-Andalus frente a la conquista cristiana*]. Il conviendrait de compléter ces cartes par un document figurant dans le *Libre del Repartiment del Regne de València*, I, A. Cabanes et R. Ferrer (éds.), Zaragoza, 1979, n.º 1114.

¹⁰ Viguera, M^aJ., *Aragón musulmán*, Zaragoza, 1981, 44-52. Le même texte, enrichi de nombreuses cartes et illustrations, a été réédité dans *idem*, *El Islam en Aragón*, [Zaragoza], 1995.

Il est nécessaire d'en reprendre l'essentiel. On peut partir des événements qui sont en rapport avec la fameuse expédition de Charlemagne contre Saragosse en 161/778. On sait que celle-ci fut déclenchée par les promesses de lui livrer la ville faites au roi franc par des chefs yéménites rebelles au pouvoir omeyyade de Cordoue, Sulaymān al-'Arabī et al-Ḥusayn al-Anṣārī. Les rapports entre ces deux chefs, d'abord alliés, sont peu clairs : alors que le premier était allé négocier avec Charlemagne et l'avait accompagné dans son expédition, c'est le second qui refusa d'ouvrir la ville au roi Franc. Dans des conditions toujours un peu obscures, les deux chefs se retrouvent ensuite à la tête de Saragosse, jusqu'à ce qu'al-Ḥusayn se débarrasse de Sulaymān en 780.

Les fils de ce dernier, Maṭrūḥ et 'Ayṣūn, continuent à jouer un certain rôle politique dans la Marche, alors qu'al-Ḥusayn se voit contraint par une expédition de l'émir 'Abd al-Raḥmān I^{er} à reconnaître formellement son autorité et à lui remettre son fils Sa'īd comme otage. Celui-ci ne tarde pas à s'échapper de sa « résidence surveillée » pour rejoindre son père, entré à nouveau en dissidence. Attaqué par deux fois entre 782 et 784 par les armées omeyyades, al-Ḥusayn doit finalement se rendre, et est exécuté alors que l'émir entre dans la ville et y nomme un gouverneur.

Le fils du rebelle, Sa'īd échappe cependant à la répression. C'est ce Sa'īd b. al-Ḥusayn al-Anṣārī qui, après la mort de 'Abd al-Raḥmān I^{er} à la fin de septembre 788 (c'est à dire dans le quatrième mois de l'année 172), se soulève *bī-Saghunt min iqlīm Ṭur-tūsha*, c'est à dire « à Sagonte, [localité] qui dépend de Tortosa ». Appuyé sur les Yéménites, il va s'emparer de cette ville, puis de Saragosse. Il est attaqué et tué probablement en 789 par un chef *muwallad* loyaliste, Mūsā b. Furṭūn b. Qasī. Cela ne met pas fin aux soulèvements yéménites dans la Marche : Maṭrūḥ, fils de Sulaymān al-'Arabī, resté en dissidence à Barcelone, promeut une nouvelle révolte yéménite, et s'empare de Saragosse et Huesca. Mais dès 791 il est l'objet d'attaques du général omeyyade 'Ubayd Allāh b. 'Uthmān qui s'est installé à Tarazona. Finalement, il est tué dans le cours de la même année par des membres *muwallad*/s de son entourage ('Amrūs et Shabrīṭ). Ils apportent sa tête à 'Ubayd Allāh qui peut rétablir dès lors l'autorité omeyyade à Saragosse.

Pour être complet, il faut ajouter que ces révoltes dans la Marche se juxtaposent à (ou s'articulent parfois de façon assez comple-

xe avec) d'autres soulèvements qui affectent une autre région très mal contrôlée par Cordoue durant ces années¹¹ : les côtes orientales ou *Sharq al-Andalus* : en 778 (161) un puissant personnage, le Fihrite 'Abd al-Raḥmān al-Ṣiqḷābī, venu du Maghreb, débarque à Tudmir avec des troupes au moins en partie berbères, et l'intention de fomenter un soulèvement au nom du califat abbasside. Il semble qu'il ait pris des contacts avec Sulaymān b. al-'Arabī, puis soit entré en conflit avec lui¹². Combattu ensuite par l'émir en personne, il se réfugie dans les zones montagneuses de la région valencienne, où il est finalement tué par un personnage d'origine berbère. Un peu plus tard, probablement en 164/781-782, a lieu un conflit armé entre les Berbères de Valence et ceux de Santaver. A la mort de 'Abd al-Raḥmān I^{er} en 788, ses fils Sulaymān et 'Abd Allāh, mécontents de l'accession au pouvoir de leur frère Hishām, essayent d'organiser contre lui des révoltes. Finalement ils échouent et Sulaymān doit, vers 791, se réfugier « chez les Berbères du territoire de *Balansiya*, où il était protégé par la difficulté des routes de ce pays », avant d'accepter de s'exiler au Maghreb.

Des dissidences constantes affectent donc à la fois la Marche et le *Sharq*. Si des chefs politiques (al-Ṣiqḷābī, les frères de Hishām I^{er}) extérieurs à la région jouent un rôle notable dans le *Sharq*, ce sont, pendant toute la seconde moitié du VIII^{ème} siècle, des chefs yéménites qui dominent la conjoncture dans la Marche. L'enjeu principal est le contrôle de Saragosse. Il semble avoir existé des connexions entre les événements des deux régions, mais elles nous restent très mal connues. Les expéditions omeyyades destinées à imposer l'autorité de Cordoue sur ces régions, commandées à plusieurs reprises par l'émir lui-même, sont nombreuses. Celles qui ont pour destination Saragosse ont lieu en 164/780-781, 167/783-784, 175/791-792. La localité de Tarazona, l'ancienne Turiaso romaine, sert de toute évidence de relais aux forces omeyyades allant attaquer Saragosse : d'après al-'Udhri, en 164 le général cordouan Tha'laba b. 'Ubayd al-Djudhāmī y fait une halte avant d'aller établir son camp aux portes de la capitale provinciale en dissidence, et en 175 « l'imām

¹¹ Je reprends ici les événements que j'ai évoqués dans Guichard, P., "Le peuplement de la région de Valence aux deux premiers siècles de la domination musulmane", *Mélanges de la Casa de Velázquez*, V (1969), 141-143.

¹² Viguera, *Aragón musulmán*, 46.

(Hishām I^{er}) envoie ‘Ubayd Allāh b. ‘Uthmān à Tarazona pour combattre Maṭrūḥ (b. Sulaymān al-‘Arabī). Il s’installa dans cette ville pour y organiser les attaques contre ce dernier »¹³.

Il est plus que probable, à considérer l’ensemble des événements de la Marche à cette époque, que si Tarazona sert ainsi de base aux forces omeyyades envoyées contre Saragosse, c’est entre autres raisons parce que dans la région se trouve la puissante famille muwalade des Banū Qasī qui, alliée aux émirs de Cordoue, commence justement son ascension dans ces années 780. La zone est donc particulièrement sûre pour le pouvoir. C’est là aussi, de toute évidence, qu’il faut situer le point de départ de l’action d’éclat du premier personnage de la lignée apparaissant sur la scène politique, Mūsā b. Furṭūn b. Qasī qui, en 789 (172 ou 773), vient combattre Sa‘īd b. al-Ḥusayn (le fils de al-Ḥusayn al-Anṣārī) qui, parti de Sagonte, s’est emparé comme on l’a vu de Saragosse après avoir expulsé le gouverneur omeyyade de Tortosa : Mūsā le bat et le tue « au cours d’un combat où beaucoup de Yéménites perdirent la vie »¹⁴ ce qui fonde sans doute la fortune de sa lignée. Lorsque quelques mois plus tard arrivent les forces cordouanes commandées par le général ‘Ubayd Allāh b. ‘Uthmān envoyé pour combattre la nouvelle dissidence de Saragosse sous la direction de Maṭrūḥ b. Sulaymān al-‘Arabī, c’est très logiquement à Tarazona qu’elles s’établissent.

Tous les détails de cette histoire locale ne sont pas situés dans le temps ni dans l’espace avec toute l’exactitude que l’on voudrait, mais leur déroulement logique et leur cohérence ne font guère de doute. Dans la décennie 164/780-781-175/791-792, Tarazona sert de base principale à l’émirat omeyyade pour ses actions militaires dans la Marche. Il est légitime de penser que la présence des Banū Qasī à proximité immédiate du noyau romain ancien de Turiaso-Tarazona est étroitement lié à ce fait¹⁵. Dans ces conditions, on conviendra

¹³ Al-‘Udhri, *Fragmentos geográfico-históricos de al-Masālik ilā djamī’ al-mamālik*, ‘A. al-‘A. al-Ahwani (éd.), Madrid, 1965, 25, 26 ; trad. par F. de la Granja dans *La Marca superior en la obra de al-‘Udhri*, Zaragoza, 1967, paragraphes 12 et 15, 462-463.

¹⁴ Viguera, *Aragón musulmán*, 51.

¹⁵ Sénac, Ph., *La frontière et les hommes (VIII^e-XII^e siècle). Le peuplement musulman au nord de l’Ebre et les débuts de la reconquête aragonaise*, Paris, 2000, 94, résumant Cañada Juste, A., “El posible solar originario de los Banū Qasī”, dans *Homenaje a don José María Lacarra*, Zaragoza, 1977, I, 33-38, situe le « fief » initial des Banū Qasī « le long de la basse vallée du río Aragón et du río Arba », ce qui correspond à la région située sur la rive gauche de l’Ebre, exactement en face et au niveau de Tarazona

qu'il n'est guère pensable qu'une révolte yéménite ait pris naissance durant cette période à Tarazona ou dans ses environs ! Un autre argument de poids à l'encontre de l'hypothèse de Carmen Barceló serait le silence observé par al-'Udhri, qui pourtant expose en détail les soulèvements qui ont eu lieu dans la Marche, sur cette révolte de Sa'īd b. al-Ḥusayn al-Anṣārī. Ce silence ne s'explique que si c'est bien hors de cette région, si bien documentée dans son texte, que le soulèvement a eu lieu.

En conclusion, si l'on reconstitue le plus précisément possible les événements aussi bien de 172 que de 317, on ne voit pas de raison de rejeter la thèse « traditionnelle », et l'on en voit en revanche de décisives pour ne pas accepter les propositions nouvelles présentées par Carmen Barceló. J'incite donc à mon tour « los futuros investigadores » à être attentifs, dans celles-ci à « cuáles son los métodos y los argumentos que no son válidos para demostrar una hipótesis », selon les termes même dont elle usait dans son article de 1990.

Recibido: 16/11/2009

Aceptado: 11/12/2009

et Tudela sur la rive droite. On se trouve là aux limites immédiates ou même sur le territoire de l'ancienne cité romaine de Turiaso, aux dépens de laquelle va se constituer et se développer au IX^{ème} siècle la ville nouvelle de Tudela (voir par exemple le texte sur Tarazona de al-Ḥimyārī, dans Lévi-Provençal, E., *La péninsule ibérique au Moyen Âge d'après le Kitāb ar-Rawḍ al-mi'tār*, Leyde, 1938, notice 114, 123 et 150).